

**rue de la psychanalyse**

# **CORPS SEXUEL FILIATION**

**Journée de travail organisée à Limoges**

**le 30 Mai 2015**

*Editions du bois de l'Autre*

## Préambule

Le 30 mai 2015, a été organisée à Limoges, à l'initiative de quelques psychanalystes de la ville, une journée d'étude centrée sur la question du corps en psychanalyse, sous le titre « *Corps, sexuel, filiation* », où la dimension clinique était privilégiée. Le principe de la journée était celui de « tables rondes » successives, réparties entre matin et après midi, où après un court exposé introductif d'un intervenant, la plus large part était laissée à la libre discussion des participants, à leurs expériences et leurs élaborations, aussi hétérogènes soient-elles. Les textes ici publiés regroupent les interventions initiales, à défaut des discussions, non enregistrées.

Ouverte à tout clinicien, psychanalyste déclaré ou praticien se référant à la psychanalyse, d'associations ou écoles différentes, voire non inscrits, cette initiative a eu lieu « rue de la psychanalyse ». Inutile de la chercher sur un plan de Limoges, elle n'existe pas, ni comme lieu géographique ni même comme association. Est ainsi nommé un *lieu-dit*, virtuel, qui, comme son nom l'indique, vaut symboliquement comme un espace de rencontres possibles, et dont l'existence ne se concrétise qu'à chaque fois qu'une manifestation a lieu à l'initiative des uns ou des autres. L'intérêt qu'à suscité cette journée laisse présager que d'autres initiatives analogues seront prises...

## Introduction

Du corps, le dispositif analytique, au contraire par exemple de l'art pictural ou cinématographique, en éloigne systématiquement la manifestation, au moins directe (privilège de la parole, divan, non contact...). Est-ce à dire que la « talking cure » confinerait à un traitement d' « âme » voire à une élaboration intellectualisante, oublieux du corporel en tous ses états, comme ont pu lui reprocher certains qui, pour le moins, n'en ont sans doute guère la pratique ? Pourquoi alors, serait-il requis que ces deux-là, l'analysant et l'analyste, soient *en présence*, de séance en séance ? Réductible ni à l'entretien psychologique, ni à la dispute philosophique, l'entre-deux psychanalytique ne vaut qu'à faire *rencontre*, à chaque fois du moins qu'il s'y passe quelque chose. Car du corps il n'y est sans doute question que de ça, et d'autant plus que cette co-présence des parlants en tient l'être-là en instance de le dire. Encore faut-il ne pas se précipiter dans l'évidence de savoir ce qu'on entend par « corps », de l'avoir ou de l'être. De quel corps est-il question dans une analyse, qu'est-ce qui insiste en travers, ou à travers, des mots pour se dire ? Deux approches croisées sont envisageables.

Côté analysant, c'est le corps en souffrance - inhibition, symptôme, angoisse - qui vient demander au « facteur de la vérité » qu'on en fasse parvenir le pli, telle la lettre, à destination – à l'adresse de la guérison qu'on en attend, quitte à tout mettre en œuvre pour y faire échec, car paradoxalement on y tient, à son mal-être. Ces insistances du corporel s'accusent singulièrement dans les symptomatisations hystériques ou, plus tragiquement dans les manifestations dites psychomatiques. Mais entre le cuir de la mortification obsessionnelle et la chair sacrifiée de l'anorexie, il y a tout un spectre du corps « déparlant ». En répondre, sinon y répondre, c'est depuis Freud, supposer que ça qui se montre ou se terre, bruite ou se silencie, se déchire en émotions incontrôlables ou se momifie en « corpse » désaffecté, et bien ça parle à mots introuvables. Non qu'il y ait un mystérieux « langage du corps » à dés-enfourer de sous la langue, un code archaïque déjà là à déchiffrer en deçà du verbal, mais parce qu'entre le vivant et le « parlêtre » il y a structurellement un « discours » que les aléas de l'histoire du sujet auront rendu plus ou moins soutenable. L'enjeu d'une cure est d'abord d'amener au dire ce qui aura été « imparlé », ou du moins, si imparlable, d'en cerner la faille. Souvent, mais pas toujours, cela revient, comme l'expose Claude Guy dans « *Ce corps en héritage* », à relever l'incidence sur le sujet d'un "héritage", que les patients nomment parfois « la valise à porter », fardeau de secrets inavoués mais agissants, "spectre" d'un passé qui ne passe pas (par la parole en tout cas), mettant en jeu ce qu'on appelle "transmission" pour autant qu'elle concerne un non-savoir, et d'autant plus radical qu'il peut concerner en dernière instance, en-deçà du refoulé de sa propre histoire, la pré-histoire du sujet, non seulement non-dite mais non éprouvée par lui, un indicible de ses ascendants, et précisément pour cela "transmis" dans et par ces « déparlages » du corps, une telle écoute engageant le déchiffrement du côté de la généalogie, de la filiation, orientée donc vers l'originaire, qu'on l'interprète comme "mythe individuel" (fantasme) ou comme réalité historique (au sens de Freud), et visant à « mettre au monde » en assurant

une place dans une lignée qui autorise à habiter un corps moins plaignant sa cause que causant à d'autres.

Côté analyste, c'est du corps en instance qu'il se fait le tenant, en poste restante du discours qui s'emploie à en suturer la castration et en dernière instance la mortalité. Ce que Freud nomme « le sexuel », et que, de pulsion de mort en jouissance « qu'il ne faudrait pas », Lacan finira par nommer « non rapport sexuel ». Pour autant en effet qu'en « portant la parole » de l'analysant, le désir de l'analyste, à savoir son engagement dans le transfert, vise à « *la mise en acte de la réalité sexuelle de l'inconscient* » (Séminaire 11, les quatre concepts fondamentaux), le corps est ici convoqué moins comme la surface délimitante (dedans/dehors) de l'individu dont il s'agit d'assurer la pérennité voire la sérénité plus ou moins pacifiée, que comme enjeu du désir dans *l'actuel* de la relation. Et il s'agit moins de conquérir un savoir suffisant à consister dans son corps pour se faire adopter du monde, pour y être « placé », que d'être « né enfin », à savoir s'ouvrir à un espacement où se déplacer pour que se joue le différend avec l'Autre sexe. Moins être ou avoir un corps que s'émouvoir de l'entre-corps. La « présence » de l'analyste, en son retrait même, présentifie le creusement de cette « extimité » par où chaque un peut faire lien de séparation à l'autre, et nouer la pulsation de l'inconscient auquel le sujet ex-siste, au pulsionnel qui donne souffle au mortel. Une autre destination de la cure s'en dessine, qui est moins *d'être* que *d'exister* ; mais une autre clinique aussi s'en détermine : d'accueillir toutes ces demandes de liens qui se délitent ou de rapports qu'il n'y a pas, ces corps qui souffrent de l'inécrit sexuel.

Ce qui n'invalide pas bien sûr le traitement de ceux qui souffrent de l'inécrit générationnel, les deux approches s'entre-croisant forcément. Et ce pourrait être entre autres un objectif de notre rencontre d'en aborder le nouage complexe. Pour le moins, ces deux directions peuvent servir de coordonnées pour un travail que l'on voudrait essentiellement clinique, où chaque clinicien pourra faire part de la manière toujours singulière et souvent imprévue dont il rencontre dans sa pratique la tension à la voix des corps qui manquent à parler.